

CENT ANS DE BOMBARDEMENTS AÉRIENS

HISTOIRE D'UNE TECHNIQUE MILITAIRE ET POLITIQUE

Il y a cent ans, un pilote italien larguait plusieurs bombes sur une oasis libyenne. Ce premier bombardement aérien de l'histoire constitue le moment inaugural d'une transformation radicale de la nature même des guerres, dont nous venons d'observer le dernier développement avec les bombardements de l'OTAN destinés à abattre le régime de Mouammar Kadhafi. Cet anniversaire et cette coïncidence – non fortuite – sont l'occasion pour Thomas Hippler de reconsidérer cette histoire et d'en interroger la signification politique profonde. Par **THOMAS HIPPLER***

*Thomas Hippler est maître de conférences à Sciences Po Lyon, *senior research associate* au programme « *The Changing Character of War* » de l'Université d'Oxford et membre du comité de rédaction de la *RdL*. Il est notamment l'auteur de *Soldats et citoyens. Naissance du service militaire* (PUF, 2006) ainsi que d'un livre à paraître sur les bombardements aériens.

En activant le détonateur avec ses dents, Gavotti a fait plus qu'expérimenter une nouvelle manière de lancer une bombe : il vient de révolutionner la guerre.

Tripoli, 1^{er} novembre 1911 : « *J'ai décidé d'essayer aujourd'hui de larguer des bombes de l'aéroplane. Personne n'a jamais tenté une chose de ce genre et, si je réussis, je serai heureux d'être le premier* », écrit le lieutenant Giulio Gavotti dans une lettre adressée à son père. L'ingénieur genevois vient de décrocher son brevet de pilote au moment où le gouvernement italien décide de se lancer dans la conquête d'un empire colonial en Libye. Son tableau de chasse se limite à un vol non autorisé au-dessus du Vatican, qui lui a valu quelques jours d'arrêt, et à une seconde place lors d'un raid entre Bologne et Venise. Mais fin septembre 1911, les choses commencent à se corser en Libye : la Sublime Porte ayant refusé de céder Tripoli, l'Italie déclare la guerre à l'Empire ottoman. Moins d'une semaine plus tard, la ville tombe entre les mains des Italiens. Membre d'une petite « flottille d'aviateurs », Gavotti est dépêché sur le continent africain quelques jours après son 29^e anniversaire.

À l'aube du 1^{er} novembre, Gavotti fait décoller son appareil, direction la Méditerranée. Il n'a pas d'ordre de mission, mais il a une idée. Il décrit un long virage au-dessus de la mer avant de mettre le cap sur la petite oasis d'Ain Zara, à une quinzaine de kilomètres au sud-est de Tripoli, où il avait remarqué un attroupement de combattants arabes lors d'un précédent vol de reconnaissance. « *Je tiens le volant d'une main, de l'autre je défais la lanière qui ferme le couvercle de la boîte. J'en extrais une bombe que je pose sur mes genoux. Je prends le volant avec l'autre main, et avec celle qui est libre, j'extrait un détonateur de la petite boîte. Je le mets dans ma bouche. Je referme la boîte, place le détonateur dans la bombe et regarde vers le bas. Je suis prêt. Je suis à environ un kilomètre de l'oasis.* »

Prise de court face à l'agression italienne, l'armée ottomane rencontre au même moment des difficultés considérables. Au point que Fethi Bey, le commandant militaire ottoman de la région de Tripoli, décide de retirer ses troupes et de faire appel à des unités indigènes pour mettre en œuvre une tactique de guérilla. La tâche de Gavotti en Libye consiste à mener des missions de reconnaissance stratégique et à tenir l'état-major informé des manœuvres de l'armée ennemie. Mais les guérilleros ne procèdent

pas comme une armée régulière : ils ne concentrent pas leurs forces de la même façon et se meuvent parmi la population civile à la façon d'« un poisson dans l'eau ». Dans ces conditions, la reconnaissance stratégique perd toute utilité et les aviateurs italiens doivent s'inventer de nouvelles missions. D'où l'initiative de Giulio Gavotti. Elle devait connaître une longue postériorité.

Tripoli, novembre 2011. Les frappes aériennes de l'OTAN ont joué un rôle prépondérant dans la chute du colonel Kadhafi : étrange coïncidence de l'histoire et de la géographie, qui nous invite à revisiter l'histoire d'un siècle de bombardements. L'historiographie de la guerre aérienne s'est surtout focalisée sur la question de la légitimité des bombardements stratégiques contre l'Allemagne et le Japon, voire sur leur utilité militaire, au détriment du précédent colonial, considéré le plus souvent comme une simple répétition générale avant la « véritable guerre » entre les grandes puissances. Or l'histoire des bombardements aériens est truffée de ce genre de « coïncidences » géographiques : parmi les régions soumises dans l'entre-deux-guerres aux bombardements aériens figurent notamment l'Irak et ce que l'on appelait « la frontière nord-ouest de l'Inde » : l'Afghanistan. Mais les bombardements coloniaux touchèrent également la Syrie, le Maghreb, le Soudan, la Somalie, le Nicaragua et les Philippines.

Que s'est-il donc passé ce 1^{er} novembre 1911 ? « *Je vois deux campements près d'une bâtisse blanche, le premier d'environ deux cents hommes, l'autre d'une cinquantaine. Peu avant d'arriver sur eux j'attrape la bombe de la main droite ; avec les dents, j'arrache la goupille de sécurité et je laisse tomber la bombe depuis l'appareil. J'arrive à la suivre des yeux pendant quelques secondes avant qu'elle ne disparaisse. Peu après, je vois s'élever un nuage sombre au milieu du plus petit camp. J'avais visé le grand mais j'ai eu de la chance. J'ai frappé juste.* » En activant le détonateur avec les dents, Gavotti a fait plus qu'expérimenter une nouvelle manière de lancer une bombe : il vient de révolutionner la guerre. C'est seulement maintenant que nous commençons à mesurer l'ampleur du bouleversement

déclenché dans le ciel libyen. Parti pour une mission de reconnaissance, Gavotti a frappé un campement de combattants. Ce tout premier largage de bombe de l'histoire ressemble par certains aspects aux actions d'artillerie – à une différence près : les forces rassemblées que visait Gavotti n'étaient pas officiellement engagées dans les combats. En outre, Ain Zara n'est pas seulement un point de rassemblement pour insurgés potentiels : l'oasis constitue aussi un système social et économique. Toute la nouveauté est là : en larguant une bombe sur Ain Zara, Giulio Gavotti ne s'est pas contenté de frapper une cible, il a en toute rigueur constitué un nouveau type de cible. Une cible hybride, mêlant de façon indiscernable objectifs civils et militaires et, parmi ces derniers, objectifs réguliers et irréguliers. Gavotti a inauguré une nouvelle façon de penser et de faire la guerre, ces guerres hybrides et « asymétriques » qui n'ont cessé de nous hanter, jusqu'à aujourd'hui.

La matrice coloniale

La pensée stratégique a surtout retenu l'aspect le plus spectaculairement novateur de l'événement : avec l'aviation, il devient possible de frapper non plus seulement les forces armées, mais un système socio-économique tout entier. Dès lors, il n'y a rien d'étonnant à ce que la force aérienne ait pu être considérée comme une solution à la guerre de position de 1914-1918. Le développement inouï de la puissance de feu au début du siècle semblait avoir définitivement rendu toute offensive impossible. Face à l'impossibilité de briser le front, l'aviation permet de le contourner et de frapper non plus les forces militaires en action, mais les sources

mêmes de leur puissance : la production industrielle, les moyens de transport, la cohésion politique et morale des peuples. Face à l'engluement tactique sur le front, l'aviation offre une possibilité de mener une offensive stratégique.

Le bombardement aérien devient ainsi un élément essentiel de la « guerre totale » en Europe pendant la première moitié du xx^e siècle. De Guernica à Dresde en passant par Coventry, Rotterdam et Brest, la mémoire européenne de la Seconde Guerre mondiale reste marquée par l'expérience des villes bombardées. Pourtant, les bombardements aériens n'ont pas commencé en Europe mais bien dans le désert libyen. Avant que les villes européennes ne soient transformées en champs de ruines, il y eut une matrice coloniale de la guerre totale. Bien que la destruction systématique des ressources socio-économiques n'entre pas dans le corpus des doctrines militaires avant les années 1920, elle est déjà virtuellement contenue dans le bombardement d'Ain Zara. La guerre aérienne corrobore ainsi la thèse de Hannah Arendt selon laquelle le colonialisme fut le modèle des totalitarismes, et notamment de la totalisation de la guerre. Autrement dit, les bombardements aériens ne relèvent pas uniquement de la mémoire de guerre des peuples européens, mais constituent un chapitre d'une histoire globale qui reste à écrire.

Après la Grande Guerre, l'armée de l'air britannique est mise en avant comme alternative aux expéditions punitives dans les colonies. En 1919-1920, en Somalie, l'emploi de l'aviation met ainsi fin à une insurrection islamo-nationaliste menée par Mohammed Abdullah Hassan, surnommé « the

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

1. Williamson Murray, *Les Guerres aériennes, 1914-1945*, trad. I. Fortunato, Paris, Autrement, 1999 : Une bonne synthèse de l'histoire des bombardements dans les guerres européennes, avec beaucoup de détails techniques et doctrinaux. En revanche, l'approche positiviste en histoire militaire, anglo-saxonne en particulier, comporte des partis pris discutables et non-réfléchis, tels que l'absence des pratiques coloniales dans le tableau.

2. Sven Lindqvist, *Maintenant tu es mort. Le Siècle des bombes*, trad. C. Monteux et M.-A. Guillaume, Paris, Le Serpent à Plumes, 2002 : un essai stimulant, bien que parfois contestable, qui prend notamment en compte la littérature futuriste et les bombardements coloniaux. Par l'auteur de *Exterminez*

toutes ces brutes. L'Odyssée d'un homme au cœur de la nuit et les origines du génocide européen.

3. W. G. Sebald, *De la destruction comme élément de l'histoire naturelle*, trad. P. Charbonneau, Arles, Actes Sud, 2004 : un essai du grand écrivain sur l'incapacité de la littérature allemande, après 1945, à prendre en compte le traumatisme collectif des bombardements.

4. Jörg Friedrich, *L'Incendie. L'Allemagne sous les bombes, 1940-1945*, trad. I. Hausser, Paris, Fallois, 2004 : le premier livre à mettre la souffrance de la population civile au centre, par l'auteur d'un ouvrage de référence sur la justice nazie et sur la guerre d'extermination menée par l'armée allemande en Union Soviétique. Ce livre a provoqué une vive polémique en Allemagne et

Friedrich a été accusé d'omettre le contexte des bombardements alliés, à savoir celui d'une guerre déclenchée par l'Allemagne.

5. David Omissi, *Airpower and Colonial Control. The Royal Air Force, 1919-1939*, Manchester, Manchester University Press, 1990 : ouvrage de référence sur le *police bombing* britannique dans l'entre-deux-guerres.

6. Giulio Douhet, *La Maîtrise de l'air*, trad. B. Smith et J. Romeyer, Paris, Economica, 2001 : il s'agit certainement de la théorie la plus accomplie du bombardement stratégique. D'abord publié en Italie en 1921 et, dans une deuxième édition considérablement augmentée, en 1926, le livre reste au cœur des débats militaires jusqu'à nos jours.

On ne vise pas des insurgés
mais des populations
entières et, par là, toute
une structure sociale et
économique.

Mad Mullah » par les colons. Selon une description contemporaine britannique, les combattants somaliens, ignorants de l'existence des avions, conjecturèrent que les engins volants à l'horizon étaient des chariots d'Allah venus conduire le Mullah au paradis, ou bien qu'il s'agissait d'une intervention turque annonçant que le Sultan Ottoman était finalement sorti vainqueur de la Première Guerre mondiale. Blessé, Mohammed Abdullah Hassan s'enfuit, mais il est pourchassé par les avions et meurt peu de temps après de la grippe. L'insurrection somalienne s'éteint¹.

Après ce succès retentissant, l'armée de l'air se voit confier le contrôle de l'Irak, territoire récemment retranché de l'Empire ottoman, mais dont l'occupation terrestre s'avère trop coûteuse. La Royal Air Force promet d'assurer, à moindres frais, les mêmes services que les forces terrestres : mater les révoltes qui agitent périodiquement les colonies. Le concept de *police bombing* est né. Dans un premier temps, on procède comme en Somalie par la méthode de la chasse à l'homme, par mitrailleuse et par avion. Or les insurgés parviennent souvent à se cacher et, frustrés, les aviateurs reportent leurs mitrailleuses sur le bétail. Une idée lumineuse : plutôt que de chasser les insurgés, il faut les couper de leurs ressources. Si l'on n'arrive pas à les tuer, il faut les faire mourir autrement, à l'instar du « *Mad Mullah* », mort de faim, de soif et de maladie. Le diagnostic stratégique n'est donc pas très différent de celui qui vaut pour l'Europe : plutôt que d'attaquer directement l'ennemi, il vaut mieux s'en prendre aux sources de sa puissance. L'approche, dans les deux cas, devient indirecte. Le blocus maritime ayant joué un rôle important dans l'écroulement des Empires centraux lors de la Première Guerre mondiale, la Royal Air Force invente un concept analogue : le « *blocus aérien* ». Les opérations commencent par des bombardements lourds de plusieurs jours. L'intensité des attaques diminue par la suite, mais reste suffisamment importante pour tenir les tribus insurgées loin de leurs villages, champs, pâtures et points d'eau. L'objectif des bombardements est de briser la vie sociale et économique des populations rebelles afin d'« assécher » le milieu dans lequel les insurgés mènent leur combat².

Le *police bombing* n'est nullement une spécialité britannique. Toutes les puissances coloniales l'emploient dans les années 1920 et 1930. Ainsi des Français, qui expérimentent en Syrie une pratique proche de celle employée en Irak. Le bombardement colonial au Maghreb diffère en revanche du cas irakien, car l'adversaire y est mieux organisé : la République du Rif a déclaré son indépendance en 1922 et ses forces – 25 000 soldats environ et 100 000 partisans potentiels – ont infligé d'humiliantes défaites aux Espagnols en 1921 et aux Français en 1925. Les forces françaises ont alors recours à des bombardements décrits par un observateur militaire britannique comme « *drastic in the*

extreme », tandis que les Espagnols commandent dès 1923 une livraison de gaz moutarde (ypérite) en Allemagne.

Le *police bombing* transforme radicalement le rapport entre les adversaires. Dans la conception classique de la guerre, l'occupation constitue la fin des actions militaires ; la puissance occupante pacifie le territoire en se l'appropriant localement et institue avec la population civile un rapport de protection et d'obéissance. Le « contrôle aérien » défait ce lien. La pratique du *police bombing* signale ainsi une mutation importante des rapports coloniaux, déjà soulignée à l'époque par ses critiques : « *le contrôle aérien peut faire beaucoup de choses, mais il ne pourra jamais civiliser les gens, ni les pacifier* », s'exclamait Lord Lloyd devant ses pairs le 9 avril 1930. Le colonialisme sans mission civilisatrice ? Assurément, la légitimation du pouvoir colonial était en danger.

De Gaulle ne disait pas autre chose en exhortant les militaires à ne pas oublier de garder le pied sur la terre occupée puisque « *l'aviation sait détruire, mais ne contraint, ne conquiert, n'occupe pas*³. » C'est là le paradoxe de cette arme : elle porte la mort et la destruction partout, tout en étant incapable d'occuper le territoire, de se l'approprier, de le pacifier. L'aviation représente donc un renversement total des conceptions de la guerre et de la paix. Selon la théorie classique, la paix doit nécessairement être la fin de toute action guerrière : on fait la guerre pour obtenir la paix. Mais comment obtenir la paix avec une arme intrinsèquement incapable de pacifier ?

La bombe : une arme démocratique ?

Que ce soit par bombes, par mitrailleuses ou par gaz toxique, la population colonisée est la cible des premiers bombardements aériens. On ne vise pas des insurgés mais des populations entières et, par là, toute une structure sociale et économique. Rien d'étonnant à cela : ces pratiques reflètent parfaitement l'approche dominante en matière de « petite guerre » – euphémisme pour la guerre coloniale contre les insurgés, les rebelles, les barbares. Le colonel Callwell, officier colonial britannique, en avait résumé les principes dès la fin du XIX^e siècle dans un manuel militaire : « *La différence principale entre les petites guerres et les campagnes régulières [...] c'est que, dans la petite guerre, la victoire sur les armées ennemies – quand elles existent – n'est pas nécessairement l'objectif principal ; l'effet moral est souvent bien plus important que le succès matériel, et les opérations se limitent parfois à commettre des ravages que les lois de la guerre régulière désapprouvent*⁴ ». Contrairement à ce qui se passe dans la « vraie » guerre, celle d'un État national contre un autre, il ne s'agit pas dans la « petite guerre » de vaincre une armée, mais de terroriser une population. Ainsi, une guerre régulière « *peut se conclure par la capitulation du souverain ou du chef ennemi, celui qui représente son peuple ; mais quand il s'agit*

de réprimer une rébellion, c'est tous les sujets réfractaires qu'il faut châtier et soumettre⁵. » De ce point de vue, l'aviation coloniale ne fait que prolonger des pratiques préexistantes : attaquer les populations civiles pour les châtier collectivement, voire les exterminer.

Ce qu'il y a de nouveau avec l'aviation, c'est le fait que les principes de la « petite guerre » vont désormais pouvoir être appliqués à la « grande guerre ». C'est un thème constant de la stratégie aérienne de l'entre-deux-guerres, et c'est William Mitchell, le « prophète » américain de la guerre aérienne, qui l'a exprimé le plus clairement : « *l'invention de la puissance aérienne qui peut aller directement vers les centres vitaux pour les neutraliser et les détruire complètement a donné une complexion nouvelle à l'ancien système de la guerre. On réalise maintenant que l'armée ennemie en campagne est un faux objectif et que l'objectif réel, ce sont les centres vitaux. L'ancienne théorie, selon laquelle la victoire signifiait la destruction de l'armée ennemie, est intenable*⁶. »

Depuis l'avènement de l'aviation, ce ne sont plus les armées ennemies qu'il faut frapper, mais les peuples, exactement comme on avait l'habitude de le faire dans les colonies. Comment comprendre cette extension des pratiques coloniales à l'ensemble de la population mondiale ? Une comparaison des stratégies aériennes dans la périphérie coloniale et en Europe apporte une réponse évidente, bien que troublante : la guerre, dans les deux cas, est l'affaire du peuple entier et ne concerne plus simplement l'État, entité transcendante par rapport aux citoyens. La guerre devient « démocratique » : si tous les citoyens participent, d'une manière ou d'une autre, à l'effort de guerre, il est absurde de cibler uniquement ceux qui manient les armes et d'épargner toutes celles et ceux qui, par leur travail quotidien, rendent possible leur utilisation. La mort à la guerre n'est plus le privilège aristocratique du guerrier ; « démocratisée », elle devient accessible à tous.

Mais la guerre devient « démocratique » dans un autre sens encore : Brook-Popham, le premier commandant de l'école de guerre aérienne britannique à Andover, cite ainsi la démocratisation, l'industrialisation et le syndicalisme comme les trois facteurs décisifs ayant conduit à une intégration plus étroite du peuple à l'effort de guerre. Le peuple a désormais la possibilité d'influencer, par voie électorale ou par la grève, les actions guerrières des gouvernements. Il serait donc doublement illogique d'épargner les civils : non seulement, ils sont aussi importants pour l'effort de guerre que les soldats mais, en tant que citoyens, ils constituent collectivement le souverain contre lequel la guerre est menée. « *Maintenant il faut briser la force de la volonté de la nation ennemie et faire cela est l'objectif de toute nation en guerre*⁷ », écrit Brook-Popham. Trenchard, le « père de la *Royal Air Force* », ajoute que l'objectif des bombardements aériens est « *de faire en sorte que le gouvernement ennemi demande la paix sous la pression*

de la population, exactement de la même manière que la famine due à un blocus du pays contraint le gouvernement à demander la paix⁸. » Dans une démocratie, non seulement la population est partie prenante de l'effort de guerre, mais elle est responsable des agissements du gouvernement.

La bombe lâchée d'un avion est, en un sens, l'arme démocratique par excellence : elle peut frapper tous et chacun, *omnes et singulatim*, le peuple et le citoyen. À cette réserve près que certains sont plus le peuple que d'autres, tant la différence de classes est une clé de la stratégie aérienne. En témoigne la décision prise par le gouvernement de Sa Majesté en février 1942 « *de détruire le moral de la population civile ennemie et, en particulier, des travailleurs de l'industrie*⁹. » Si chacun devient une cible potentielle, les ouvriers sont visés au premier chef, et ce pour des raisons à la fois techniques et politiques.

Plus densément urbanisés que les quartiers bourgeois et moins bien protégés contre le feu, les faubourgs ouvriers se prêtent particulièrement bien aux tactiques incendiaires mises en place pendant la Seconde Guerre mondiale. « Opération Gomorrhe » dite « tempête de feu », Hambourg, juillet 1943 : la première attaque, par bombes explosives, prépare le terrain ; les bombes lourdes, traversant les immeubles de haut en bas, font sauter portes et fenêtres, tandis que des bombes plus légères arrachent les toits. Une fois l'appel d'air ainsi assuré, intervient la seconde attaque, décisive, par bombes incendiaires. Il ne s'agit pas de détruire tel ou tel immeuble, mais de faire que le feu prenne, le but étant de brûler une ville entière. Comme dans une immense cheminée, l'air souffle à 240 km/h, la température s'élève à 800°, la colonne de fumée montant à 7 000 mètres.

Au-delà de ces considérations techniques, il y a aussi une raison politique au fait de cibler prioritairement les ouvriers. Dans la mesure où les installations industrielles sont situées dans les quartiers populaires, qui sont aussi les plus peuplés, la tactique incendiaire vise indistinctement la population civile et les infrastructures industrielles. Plus fondamentalement encore, la stratégie est guidée par l'idée que la classe ouvrière, segment décisif de l'effort de guerre, est en même temps la partie de la population la moins intégrée politiquement. Derrière la stratégie de la ville brûlée se cache ainsi une perspective « révolutionnaire », le but ultime étant de provoquer une révolte ouvrière contre le gouvernement en place. Si la guerre est devenue l'affaire du « peuple », le fait de cibler les ouvriers fait apparaître une ambivalence caractéristique sur la nature de ce « peuple ». Vise-t-on le souverain collectif, ce corps politique unifié qui est le *sujet* du politique ? Vise-t-on au contraire le « bas peuple », ces franges de la population qui ne peuvent être que l'*objet* de la politique ? Si l'on ne sait jamais clairement quel « peuple » il s'agit de bombarder, le souverain collectif ou la « populace », cette incertitude est révélatrice en elle-même.

La bombe lâchée d'un avion est, en un sens, l'arme démocratique par excellence : elle peut frapper tous et chacun, omnes et singulatim, le peuple et le citoyen. À cette réserve près que certains sont plus le peuple que d'autres.

« Comme s'ils n'étaient rien de plus que des Maures, des Zoulous ou des Chinois »

Cette incertitude quant à la nature du peuple gagne à être rapprochée des représentations que les Européens se font des « sauvages » qu'ils ont pris l'habitude de bombarder dans les colonies. Dans un premier temps, l'avènement de l'aviation signifie deux choses dans l'imaginaire européen : d'une part, son énorme puissance destructrice rend la guerre en Europe impossible et annonce la paix perpétuelle ; d'autre part, elle consacre la domination européenne à l'échelle mondiale puisqu'il est désormais facile et économique de réprimer toute insurrection anti-coloniale. Le développement de l'aviation est donc inséparablement lié à une représentation raciste du monde : elle apporte la paix aux peuples blancs – et les bombes aux colonisés.

Or on constate une transformation de cet imaginaire pendant les premières décennies du xx^e siècle : il devient désormais concevable de soumettre des populations considérées comme protégées à un traitement jusqu'ici réservé aux « barbares » des colonies. À moins que ce ne soit la catégorie de barbare qui s'élargisse. Quand le gouvernement sud-africain sollicite le recours à la force aérienne impériale pour mater les insurrections de 1919, il est encore nécessaire de rassurer Londres sur le fait que l'arme ne sera pas employée contre la population blanche de Johannesburg – promesse non tenue du reste puisque trois ans plus tard, une grève de mineurs blancs sera réprimée grâce à l'aviation¹⁰. En décembre 1917, immédiatement après la Révolution bolchevique, la force aérienne britannique avait déjà été utilisée pour

intimider des ouvriers de Coventry et les exhorter, dans des tracts lancés par avion, à cesser la grève et à se remettre au travail. L'aviation fut également employée lors de la révolte irlandaise de 1920 et, lors de la grève générale de 1926, la *Royal Air Force* assura non seulement la distribution de journaux conservateurs dans toutes les villes de la Grande-Bretagne, mais servit également à acheminer des « jaunes » vers les usines en grève et à arrêter des « communistes éminents »¹¹. Les insurgés, les rebelles, les communistes, tous les éléments de déstabilisation de l'ordre social, bourgeois et impérialiste, sont désormais assimilés à la catégorie des barbares, qu'on peut légitimement soumettre aux bombardements aériens.

L'illustration la plus frappante de cette convergence entre barbares extérieurs et barbares intérieurs se trouve peut-être dans le roman *La Guerre dans les airs* de H. G. Wells, qui eut dès sa parution en 1908 une influence profonde sur le public occidental, et en particulier sur les théoriciens militaires, qui le citent très souvent. Très brièvement résumée, l'intrigue est la suivante : lors d'une guerre contre les États-Unis, l'armée de l'air allemande bombarde New York avant d'être vaincue elle-même par les forces sino-japonaises. S'ensuivent un krach économique, une « insurrection musulmane » mondiale et l'effondrement de toute vie sociale organisée.

Dans le New York bombardé du roman de Wells, « des hommes, des femmes et des enfants se trouvaient mélangés comme s'ils n'étaient rien de plus que des Maures, des Zoulous ou des Chinois¹². » Qu'est-ce que les New-Yorkais ont

EXTRAIT « UN CONCEPT POST-HÉGÉLIEN DE LA TERREUR »

« Le fait de prendre l'adversaire pour cible est en quelque sorte le prolongement du duel par des moyens balistiques. Dès lors, le geste consistant à tuer d'homme à homme est si étroitement lié à la représentation pré-bourgeoise du courage personnel et de l'héroïsme potentiel que même dans les conditions du combat à distance et de la bataille de matériel, il continue à exercer sa validité, même si ce geste est devenu anachronique. Si des membres de l'armée, au xx^e siècle, pouvaient estimer qu'ils exerçaient encore un artisanat « viril » et sous les prémisses de la guerre, un métier « honnête », c'était en se référant au risque de rencontre immédiate avec l'adversaire capable de nous « donner la mort ». Sa manifestation, du point de vue de la technique des armes, est le fusil pourvu d'une baïonnette au

canon : si l'élimination (bourgeoise) de l'ennemi par coup de feu tiré à distance devait échouer pour une raison quelconque, cette arme indique la possibilité de revenir au perçage direct, en corps à corps, geste noble et archaïque.

On gardera le xx^e siècle en mémoire comme celui dont la pensée essentielle consistait à ne plus viser le corps d'un ennemi, mais son environnement. C'est la pensée fondamentale de la terreur, dans un sens plus explicite et plus contemporain. [...] Parmi ces moyens, outre les conditions économiques, les conditions écologiques et psychosociales de l'existence humaine sont aujourd'hui au centre des intérêts. Dans les nouveaux procédés consistant à pratiquer, en travaillant sur l'environnement de l'ennemi, la suppression de ses conditions de vie, apparaissent les contours d'un concept

spécifiquement moderne et post-hégélien de la terreur. [...]

Face à ces combats s'est imposée *de facto* dans le domaine du « combat aérien » la pratique des attaques aériennes unilatérales, auxquelles on ne pouvait apporter aucune réplique [...] Les expériences vécues pendant la Seconde Guerre mondiale en Europe comme en Extrême-Orient n'ont pas été les seules à montrer que la manière dont les armées de l'air nationales mènent la guerre est une utilisation générale de l'habitus de l'attentat, puisque les attaques aériennes, conformément à leur *modus operandi*, ont toujours le caractère d'une attaque surprise. »

Peter Sloterdijk, *Écumes. Sphérologie plurielle (Sphères III)*, trad. O. Mannoni, Paris, Sell, 2005, p. 83, 84, 117 et 120.

en commun avec ces « sauvages » ? Le fait que l'on puisse les bombarder, bien sûr, mais aussi que le bombardement aérien rende inopérant le pouvoir constitué de l'État : malgré la décision des autorités américaines de capituler après le bombardement allemand, le peuple se lance dans un combat pour l'indépendance nationale. En dépit de son énorme puissance de destruction, l'arme aérienne est incapable de contrôler le territoire : « *les Allemands avaient frappé la tête, et la tête fut conquise et assommée – uniquement pour libérer le corps de son emprise. New York était devenu un monstre sans tête, incapable de se soumettre collectivement*¹³. » Le bombardement fait ainsi apparaître le paradoxe démocratique de l'inadéquation entre pouvoir constitué et pouvoir constituant. Le peuple reprend ses affaires en main, s'approprie la puissance collective et mène une guerre démocratique. Une fois l'État anéanti par les bombes et devenu incapable de garantir l'ordre social bourgeois, les new-yorkais se transforment en « sauvages » comparables aux barbares des colonies.

C'est ici que les deux significations de la notion de « peuple » se rejoignent : c'est précisément la « populace » sauvage qui s'empare de la souveraineté sur les ruines de l'État et de la société civile bourgeoise. Mais il y a plus. Non seulement le peuple souverain est assimilé à la « populace » et investi de caractéristiques auparavant réservées aux « races inférieures », mais il apparaît en outre comme efféminé. Selon Giulio Douhet, l'un des plus importants théoriciens de la guerre aérienne, c'est surtout l'action des femmes dans le pays bombardé qui doit précipiter l'effondrement moral du système social ennemi¹⁴. Le « peuple », tel qu'imaginé et ciblé par la stratégie aérienne, est construit selon les vecteurs de la classe, de la race et du genre.

Si la guerre aérienne a pour objet cette entité paradoxale qu'est le « peuple » démocratique – corps politique unifié et force de déstabilisation sociale, souverain collectif et « populace » –, elle a recours, vis-à-vis de cet objet, à deux stratégies complémentaires, l'une offensive, l'autre défensive.

Du côté offensif, on bombarde le peuple ennemi pour détruire son unité afin de libérer les forces sous-jacentes de l'anarchie et de la révolte. En Europe, le peuple est essentiellement conçu en référence à l'État, la forme de son organisation politique. Bombarde le peuple signifie abattre l'État ou, plus précisément, faire en sorte que le peuple se dresse contre l'État. Misant sur la non-coïncidence entre le peuple et l'État, l'offensive aérienne vise à défaire l'unité du corps politique et à le réduire en « populace ». La conclusion s'impose donc que la guerre nationale n'a à proprement parler jamais existé : dès son invention lors des guerres de la Révolution française, la guerre entre nations dissimule une guerre de classe. L'incertitude sur la nature du « peuple » à bombarder – souverain

collectif ou populace – correspond précisément à cette guerre larvée qui travaille une nation de l'intérieur.

Les stratèges militaires en étaient bien conscients, et c'est la raison pour laquelle leurs doctrines d'offensive aérienne se doublent systématiquement d'une stratégie défensive ayant essentiellement pour but d'assurer la cohésion politique et morale de la population bombardée. Du côté défensif, la politique de défense anti-aérienne vise à transformer la « populace » en corps politique unifié. La doctrine aérienne allemande de 1936 déclare ainsi qu'« *il faut rehausser la résistance aérienne de la nation* » afin de « *protéger le moral* » de la population. Si, du côté offensif, il s'agissait de défaire l'unité du peuple et de l'État, il s'agit, du côté défensif, de construire activement l'unité d'un peuple – et l'on trouve des indices montrant que cette construction pouvait fonctionner effectivement, malgré un effet indéniable de démoralisation. Les nuits entières passées dans des abris anti-aériens avec les voisins du quartier contribuèrent à tisser des liens de solidarité, dotant par exemple la société allemande d'un fort « capital social » et d'un sentiment largement partagé d'avoir été d'héroïques victimes de la guerre. Le fait que les déportés ne se trouvent pas dans ces abris n'était-il pas la preuve qu'ils ne faisaient pas partie de la « communauté nationale » ? Pire encore, cette cohésion sociale avait d'autant moins de chances de se retourner contre l'État que l'importance de celui-ci dans la vie des gens grandissait proportionnellement aux dommages infligés à la population par les bombardements. Dès lors que l'abri anti-aérien devient le lieu où se construit l'unité du peuple et de l'État, la tâche du bombardier, celle de défaire ce lien, pouvait s'avérer plus ardue que prévu.

La paix perpétuelle par les bombes

On ne retrouve pas cette dualité instable entre le peuple et l'État dans le cas des bombardements coloniaux, ce qui en fait un cas de figure à la fois plus clair et plus « moderne » que la destruction massive de certaines villes d'Europe. Plus clair parce qu'il n'existait tout simplement pas dans les colonies d'appareil d'État qu'on aurait pu cibler. Mais surtout plus « moderne », dans la mesure où le combat contre les groupes d'insurgés et leur environnement social, économique et écologique se branche directement sur la configuration mondiale sans passer par la médiation de l'État national : « *Le dehors des États ne se laisse pas réduire à la « politique extérieure », c'est-à-dire à un ensemble de rapports entre États. Le dehors apparaît simultanément dans deux directions : de grandes machines mondiales [...] mais, aussi, des mécanismes locaux de bandes, marges, minorités*¹⁵. » L'aviation offre l'exemple stupéfiant d'une telle « machine mondiale ». Victor Hugo, en 1864, avait déjà formulé l'espoir que la puissance aérienne apporte la paix

Le pilote comme gendarme et la bombe comme matraque – c'est sur ce point précis que se rejoignent la pratique coloniale du police bombing et le cosmopolitisme humaniste.

NOTES

■ 1. Douglas J. Jardine, *The Mad Mullah of Somaliland*, Londres, Jenkins, 1923, p. 239. ■ 2. Voir David Omissi, *Air Power and Colonial Control. The Royal Air Force, 1919-1939*, Manchester, Manchester University Press, 1990 et James S. Corum et Wray R. Johnson, *Airpower in Small Wars. Fighting Insurgents and Terrorists*, Lawrence, University Press of Kansas, 2003. ■ 3. Charles de Gaulle, *Vers l'armée de métier*, Paris, Berger-Levrault, 1934, p. 177. ■ 4. Colonel C. E. Callwell, *Small Wars. Their Principles and Practice*, Londres, Stationery Office, 1899, p. 388. ■ 5. *Ibid.*, p. 35. ■ 6. William Mitchell, *Skyways. A Book on Modern Aeronautics*, Londres, Benn, 1930, p. 255. ■ 7. Robert Brooke-Popham, « The Nature of War », conférence du 6 Mai 1925, Public Record Office London, Kew, AIR 69/6. ■ 8. Cité par Philip S. Meilinger, « Trenchard and «Morale Bombing»: The Evolution of Royal Air Force Doctrine Before World War II », *The Journal of Military History*, 60, April 1996, p. 243-270. ■ 9. Charles Webster et Noble Frankland, *The Strategic Air Offensive Against Germany*, Londres, Stationery Office, 1954, t. IV, p. 144. ■ 10. David Killingray, « "A Swift Agent of Government": Air Power in British Colonial Africa, 1916-1939 », *Journal of African History*, 25, 1984, p. 429-444. ■ 11. David Omissi, *Air Power and Colonial Control, op. cit.*, p. 40-43. ■ 12. H. G. Wells, *The War in the Air*, in *The Works of H. G. Wells, The Atlantic Edition*, Londres, Fisher, 1926, t. 20, p. 201-202. ■ 13. *Ibid.*, p. 195-196. ■ 14. Giulio Douhet, *Come fini la grande guerra – la vittoria alata*, Rome, Eloquenza, 1919, p. 62. ■ 15. Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Mille plateaux*, Paris, Minuit, 1980, p. 445. ■ 16. H. G. Wells, *War and the Future: Italy, France and Britain at War*, Londres, Cassell, 1917, p. 275-278 et *Experiment in Autobiography. Discoveries and Conclusions of a Very Ordinary Brain (Since 1866)*, Londres, Gollancz, 1934, t. 2, p. 651. ■ 17. Giulio Douhet, « Incursione in Utopia » (5 mars 1915), rééd. in Andrea Curami et Giorgio Rochat (dir.), *Giulio Douhet. Scritti 1901-1915*, Rome, Stato Maggiore Aeronautica, 1993, p. 492. ■ 18. Mary Kaldor, *New and Old Wars. Organized Violence in a Global Era*, Stanford, Stanford University Press, 1999. ■ 19. Edward Luttwak, « Toward Post-Heroic Warfare », *Foreign Affairs*, 74, 3, mai-juin 1995, p. 109-122.

universelle, et H. G. Wells, socialiste fabien et membre de la *League for Peace* pendant la Première Guerre mondiale, prônait un « État mondial » capable d'intervenir militairement partout dans le monde en cas de désordres manifestes¹⁶. Plus surprenant peut-être, le général Giulio Douhet ne se contentait pas de recommander des attaques aériennes contre les populations civiles à coups de bombes et de gaz toxique, mais défendait simultanément une idée-phare du pacifisme : celle d'un « tribunal international » capable de prévenir toute guerre future grâce à des forces aériennes qui lui permettraient de faire exécuter ses décisions : « *La cohabitation entre les nations perdrait sa forme de cohabitation anarchique pour prendre celle d'une cohabitation civile. Plus d'arrogance et de soupçons, plus d'emploi brutal de la force et de spoliation d'un droit après l'autre; plus de guerre, juste quelques bagarres entre gendarmes et brigands*¹⁷. » Le pilote comme gendarme et la bombe comme matraque – c'est sur ce point précis que se rejoignent la pratique coloniale du *police bombing* et le cosmopolitisme humaniste. Si l'idée coloniale se trouve largement discréditée aujourd'hui, celle d'une aviation militaire à des fins cosmopolitiques continue de faire son chemin, à tel point qu'on la retrouve encore aujourd'hui dans l'article 45 de la Charte des Nations Unies : les « *membres des Nations Unies maintiendront des contingents nationaux de forces aériennes immédiatement utilisables en vue de l'exécution combinée d'une action coercitive internationale* ». Le bombardement aérien, une pratique non seulement démocratique, mais humaniste, cosmopolitique, pacifiste ?

Le cosmopolitisme, incarné au niveau institutionnel par l'Organisation des Nations Unies, nous ramène en tout cas à notre point de départ, la Libye. Contrairement aux frappes aériennes de 1911, celles de 2011 n'étaient pas motivées par une « mission civilisatrice » mais par des raisons humanitaires, entérinées précisément par une résolution du conseil de sécurité. Elles relèvent donc de ce que la théoricienne des « nouvelles guerres » Mary Kaldor a appelé le *cosmopolitan law-enforcement*, destiné à faire face aux forces de fragmentation, à l'érosion du pouvoir d'État, aux « politiques de l'identité » et aux « guerres asymétriques », elles-mêmes supposées inhérentes à la globalisation¹⁸. Il se trouve que ce sont précisément ces éléments qui relient l'expérience libyenne de 1911 à celle de 2011 : tous les facteurs que les théoriciens des « nouvelles guerres » présentent comme liés à la globalisation étaient en fait déjà à l'œuvre dans le *police bombing* colonial.

Nos guerres deviennent sans cesse plus hybrides, confondant les domaines civil et militaire, les combattants réguliers et irréguliers. Elles deviennent également de plus en plus asymétriques, et cela en un sens à la fois technologique et « moral ». Les frappes aériennes sont asymétriques par nature et leur caractère unilatéral les situe d'emblée au-delà

de l'idée du combat classique comme affrontement entre deux adversaires. Or cette asymétrie technique va de pair avec une asymétrie « morale ». La mission des frappes aériennes est en effet investie des attributs les plus valorisants ; l'aviation est fantasmée comme arme de la civilisation, de la paix perpétuelle, du cosmopolitisme, l'aviateur comme un chevalier de l'air. Mais en réalité, rien n'est moins chevaleresque que la guerre aérienne, puisqu'elle n'est plus un combat mais une frappe unilatérale, la cible n'étant plus un adversaire mais une nuisance à éliminer. C'est ainsi que l'aviation a pu être décrite comme l'arme de choix de la guerre « post-héroïque » recommandée par le stratège Edward Luttwak : une guerre sans victimes (parmi les justiciers), une guerre qui fait l'économie du problème de la mobilisation, et du même coup du débat démocratique¹⁹. Bref, une guerre qui n'est plus une guerre mais une action de police. La bombe n'est pas le glaive du chevalier de l'air, mais la matraque mortelle du flic global : *police bombing*, le mot est juste.

Les tâches des forces policières et militaires étant de moins en moins cloisonnées, même la distinction entre le citoyen et l'ennemi à abattre n'est plus assurée. L'assassinat ciblé d'Anwar al-Aulaqi, islamiste américain d'origine yéménite, en est le dernier exemple en date. Il aurait été illégal de mettre son téléphone sous écoute sans l'autorisation d'un juge, mais ce citoyen américain a pu être abattu par un drone sans autre forme de procès le 30 septembre 2011 au Yémen, sur simple ordre du président des États-Unis et sans le moindre contrôle judiciaire. Les évolutions de la guerre aérienne dévoilent au grand jour la marche commune des « avancées » du droit international et de la pure violence d'État. ■

